

## "Pessa'h, Pourim, et la dynamique du nouveau"

### *Résumé du cours*

#### **I. Deux calendriers, deux dynamiques**

Le temps juif, à l'approche de Pessa'h, est marqué par la succession Pourim-Pessa'h. Pourim, qui clôt le douzième mois, marque la fin du cycle annuel commencé à Pessa'h précédent. Mais le Pessa'h qui se présente est, lui, le début d'une nouvelle année selon un autre calendrier. Il y a coexistence de deux systèmes temporels : celui de Rosh Hashanah à l'automne, où "rien ne se passe" de concret, qui marque la répétition (shana), et le calendrier du printemps, centré sur les mois ('hodashim), inauguré avec la naissance du Klal Israël. Ce second calendrier met l'accent sur le "renouveau" (hadash, hiddoush) : le temps est découpé en mois, chaque mois étant une nouvelle possibilité. Ce renouveau n'est pas tant dans la pratique halakhique, qui reste stable, mais dans la manière de vivre la mitzvah : il s'agit de faire chaque mitzvah "comme si elle était nouvelle", avec cette vitalité et cette joie du commencement. Cela vaut pour chaque mitzvah, même si la halakhah reste identique de semaine en semaine : c'est à l'homme de renouveler son lien avec la mitzvah.

#### **II. Le cycle vie-mort-vie dans l'histoire d'Israël**

Chaque étape de l'histoire du Klal Israël passe par une forme de "mort" suivie d'une "renaissance". Il illustre ce processus en partant de Pourim : la joie de Pourim est celle d'avoir échappé à la mort grâce au "venahafokh hou", le retournement providentiel opéré par HaShem. C'est une constante dans l'histoire : le déluge marque une quasi-mort de l'humanité, mais se termine par la naissance d'une nouvelle humanité, les Bnei Noah, avec l'ajout d'une nouvelle mitzvah ('ever min haḥai). La tour de Babel se solde par une "mort" de l'unité humaine : la dispersion des peuples ; mais c'est là qu'intervient Avraham, rescapé de la fournaise, qui fonde une nouvelle relation avec HaShem, une Torah "trouvée en lui-même".

Ce processus se répète : l'exil et l'esclavage en Égypte sont une forme de mort civilisationnelle, jusqu'à la naissance d'Israël à la sortie d'Égypte. À la libération s'ajoute la dimension du Sinaï : la Torah reçue fait retourner les Bnei Israël à l'état d'Adam HaRishon avant la faute, à l'immortalité, rapidement perdue lors de la faute de 'Egel. Suit la condamnation à mort différée, puis appliquée lors de la faute des explorateurs, et la mort de la génération du désert.

L'entrée en Eretz Israël constitue alors une nouvelle ère, marquée par la centralité du Beith HaMiqdash. Mais ce cycle recommence : destruction du Temple, exil à Bavel, puis en Perse, où la menace d'Haman réactualise la confrontation à la mort. Vient alors une renaissance avec la reconstruction du Temple sous 'Ezra. Mais une nouvelle assimilation, la "yévanisation", l'hellénisation, marque une nouvelle mort du peuple, dont seuls les 'Hashmonaïm permettent la renaissance. Avec la destruction du second

Temple par Rome, une nouvelle rupture advient : la vie juive se reconfigure grâce à la *siyata dishmaya* (l'aide du Ciel) et l'œuvre de Rabbi Yoḥanan ben Zakkaï à Yavné.

A chaque étape, la nouvelle vie naît des ruines de l'ancienne. Cette dialectique de mort et de renaissance n'est pas seulement historique, mais structure la manière même dont on vit Pessa'h : il faut passer par la mémoire de la mort, de l'angoisse, pour accéder à la vie nouvelle de la fête.

### **III. Pessa'h : la naissance du peuple juif**

Deux thèmes majeurs structurent la fête de Pessa'h : la matsah et la séparation d'Israël de l'Égypte. Les Bnei Israël étaient profondément assimilés, au point que seuls 20% sortirent d'Égypte. Ils avaient abandonné la milah pour se fondre dans la société égyptienne ; HaShem fit alors en sorte que la différence soit marquée par les Égyptiens eux-mêmes, qui finirent par mépriser les Bnei Israël. Pour permettre la sortie, HaShem donna deux mitzvoth "artificiellement" : le Qorban Pessa'h et la milah. Ces deux commandements sont essentiels : ils permettent de distinguer les Bnei Israël au moment du départ, et sont les seules mitzvoth positives dont la non-observance entraîne la peine de karet (retranchement). Le Qorban Pessa'h, un agneau attaché quatre jours puis sacrifié, devait être mangé grillé, avec de la matsah et des herbes amères, dans l'urgence du départ. La matsah est le "pain de l'impensé" : si les Bnei Israël n'ont pas préparé de pain levé, ce n'est pas seulement par manque de temps, mais parce que la sortie d'Égypte était impensable. Jusqu'au bout, ils ne croyaient pas à la possibilité de sortir : la matsah est donc à la fois le pain de l'esclavage et le pain de la libération, selon le moment où on la mange et le récit qui l'accompagne.

### **IV. La transmission du récit : la Haggada**

Le récit de la sortie d'Égypte, cœur du Séder, n'est pas un récit linéaire, mais un dialogue construit pour susciter les questions. Toute la structure du Séder vise à provoquer cette interrogation, afin que la transmission ne soit pas passive, mais active : il s'agit de "bombarder" la matsah par le récit, de la transformer du pain de la misère en pain de la liberté. HaShem lui-même, dans la Torah, explique qu'Il a prolongé les plaies d'Égypte "lema'an", afin que les enfants d'Israël racontent à leurs enfants et petits-enfants les miracles réalisés. Ce récit ne vise pas seulement le passé, mais construit la conscience de l'enfant, et donc la pérennité du Klal Israël. Pourtant, le "moment" de la sortie d'Égypte, le basculement effectif, demeure impensable et irreprésentable. On raconte le "avant" et le "après", mais le basculement lui-même échappe au récit, comme la survie de l'arche de Noa'h ou la sortie d'Abraham de la fournaise. Il y a là un "no man's land" entre mort et vie, où l'action de HaShem seule opère.

### **V. Le Séder.**

Lors du Séder, on boit quatre coupes de vin en souvenir des quatre expressions de la délivrance mentionnées dans la Torah. La première coupe est aussi celle du qiddouch,

la troisième celle du Birkat HaMazon ; seules deux coupes sont propres à Pessa'h. On mange impérativement la matsah, en quantité définie, et le maror, herbes amères, en souvenir de la servitude. Le sandwich "korekh" rappelle la manière dont on mangeait le Qorban Pessa'h avec la matsah et le maror à l'époque du Temple. Aujourd'hui, à défaut de qorban, l'afikoman – un morceau de matsah mis de côté en début de repas – remplit ce rôle symbolique. La matsah, d'abord pain de la misère, devient pain de la liberté à travers le récit : c'est le récit qui opère la transformation.

## **VI. La dynamique du renouveau : mort et renaissance dans la vie**

Cette dialectique de mort et de renaissance structure la vie elle-même. Cela se retrouve par exemple dans la biologie (apoptose ou mort cellulaire permettant la vie), dans la psychologie du choix (faire un choix, c'est "tuer" les autres possibles), ou dans la naissance d'un enfant (où les possibles fantasmés "meurent" au profit de la réalité). La condition de la vie, c'est la mort de quelque chose : non pas la simple mise entre parenthèses, mais la disparition effective de l'ancien, qui laisse place au neuf. Ainsi, le passage de Pessa'h est aussi un passage de l'esclavage à la liberté, du vieux monde au nouveau, que ce soit au niveau du peuple ou de l'individu. Cette structure se retrouve à chaque étape de l'histoire juive, et c'est elle qui donne sens à la fête de Pessa'h : vivre la sortie d'Égypte, c'est actualiser en soi le passage du vieux au neuf, du connu à l'impensable, à travers le récit, le rite, et la capacité à vivre chaque mitzvah comme un renouvellement.